

L'EMANCIPATEUR

Organe Communiste - Anarchiste - Révolutionnaire

Paraissant tous les 15 jours.

Chaque collaborateur est responsable de ses articles.

ABONNEMENT :

Un an ; fr. 1.50 ; six mois : fr. 0.75.
Etranger : port en plus.

Nous voulons instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate au développement progressif de l'humanité.

Envoyer tout ce qui concerne le journal
à JULIEN DELVILLE
Quai Orban, 86, Liège.

La seule issue possible

Les travailleurs Belges, ceux aux mains blanches comme ceux aux mains calleuses, s'obstineront-ils à pousser jusqu'au bout la douloureuse expérience des luttes exclusivement politiques, auxquelles ils donnent pour base l'obtention du Suffrage universel ?

Jusqu'à présent cependant cette réforme, qu'en d'autres pays on peut juger comme une arme anodine sinon malheureuse dans les mains des travailleurs, a coûté à notre prolétariat autant d'efforts et de victimes qu'en causèrent les mouvements permettant aux opprimés de différents pays, dont en est le nôtre d'ailleurs, d'arracher aux privilégiés de l'exploitation capitaliste la concession de mesures d'un intérêt et d'un mieux être plus immédiats que les vagues et aléatoires promesses des escarmouches politiciennes.

Cela vaudrait donc la peine que ces exploités jettent un regard autour d'eux, par delà les délimitations arbitraires que sont les frontières nationales, pour observer impartialement les résultats décevants des combats politiques tentés par leurs frères habitant les différents pays où existe la soi-disant *égalité politique*, le S. U.

Précisément les élections françaises, qui viennent de s'accomplir en partie, montrent d'une façon caractéristique avec quelle ironie amère l'action électorale déçoit les espérances des naïfs opprimés se prêtant à cette comédie.

Pourtant s'il est un pays où la boue sanglante suintant par tous les pores de la société bourgeoise en décomposition avancée, apparaît avec une clarté étincelante, c'est bien en France. Non pas que l'on doive conclure que les autres pays soient moins grangrenés, mais le caractère que revêtent en France les rivalités entre certains groupes financiers soudoyant divers clans parlementaires, comme d'autre part l'esprit d'audace, parfois même de cynisme qu'y prennent les polémiques de presse permettent de voir s'étaler en un jour cru des choses qui seraient étouffées en d'autres lieux.

C'est ainsi que tous ont pu observer la pourriture révélée par les scandales retentissants qui se succèdent de plus en plus fréquents et d'ampleur plus vaste, dont un des reliefs les plus saillants est le coup de revolver de Madame Caillaux, couchant Calmette dans le froid du tombeau, faisant en même

temps éclore une belle floraison de scandales se greffant les uns sur les autres et éblouissant les hommes d'Etat les plus en vue.

Ces agissements ignoblement scandaleux n'ont pourtant pas amené les électeurs à tendre vers plus de propreté et de justice dans l'accomplissement du vote pour les élections législatives ; quoique tous ces chancres vénéreux que sont les récents scandales politiques aient pourtant surgi en pleine campagne électorale.

Et s'il ne s'agissait encore que de cette corruption cupide d'homme ayant mandat de faire la loi aux autres, on ne s'étonnerait peut-être pas autant de l'imbécillité des foules de votards que si l'on pense à toutes les lois nettement coercitives et réactionnaires qui furent appliquées et fabriquées sous la précédente législation : Application des lois scélérates aux militants de tous les milieux révolutionnaires et antimilitaristes pour de simples délits de parole ou de plume, envoi des jeunes antimilitaristes aux bataillons d'Afrique, vote et mise en pratique de la loi de trois ans et tant d'autres infamies perpétrées par les cliques gouvernementales à étiquette républicaine. Or non seulement tous les chefs les plus en vue des associations de malfaiteurs que furent les récents ministères ont été réélus aux premier tour des présentes élections, mais c'est à peine si l'on constate une légère poussée vers les mandataires socialistes ayant d'ailleurs, comme pendant, une recrudescence des suffrages accordés aux partis royalistes et bonapartistes.

Que voulez-vous alors, en face de telles inconséquences, que nous augurons de bon des menées politiciennes ?

Mais ce n'est pas seulement en France qu'on peut constater un tel illogisme de la part des foules électorales.

Ainsi, aux Etats-Unis, alors qu'en 1886 déjà, l'action révolutionnaire des masses exploitées avait fait reculer les forces gouvernementales et dirigeantes et avait fait obtenir une réduction énorme de la journée de travail, nous voyons qu'à présent une majorité de 337 députés approuve la guerre contre le Mexique tandis qu'une minorité de 33 voix seulement s'y déclare hostile. Cependant tout le monde, surtout aux Etats-Unis, sait que les dissen-

timents arrivés entre les diplomates de ce pays et Huerta le dictateur du Mexique ne forment qu'un vulgaire prétexte, le vrai motif étant dans les convoitises des milliardaires américains sur les richesses minérales que possède le Mexique. Nul doute que ces 33 voix soient celles des représentants socialistes, mais que penser de cette immense majorité appuyant encore le système politique de la ploutocratie américaine, alors que les socialistes assez intègres pour repousser la guerre ne sont encore qu'en si infime minorité ? Sachant cependant qu'en 1886, la bourgeoisie tremblait devant une poignée de socialistes qui avait su pousser les masses à une action énergique pour de sérieuses revendications économiques.

En Italie, le parti socialiste s'est scissionné à propos de la guerre Tripolitaine parce qu'une certaine partie de ses mandataires s'était prononcé en faveur de la guerre avec la Turquie pour des conquêtes coloniales.

Et en Allemagne ?

Que dire du peu de résultat obtenu par l'action parlementaire en ce pays, écrasé sous le poids du minotaure militariste et absorbant des centaines de millions dans l'agrandissement sans fin de sa marine de guerre.

Or là les socialistes ne peuvent invoquer l'éternelle impossibilité d'action à cause qu'ils sont en minorité, car c'est le parti possédant le plus grand nombre de députés au Reichstag.

Maintenant, ici en Belgique nous savons tous que les réformes les plus importantes furent arrachées à la bourgeoisie, alors qu'il n'y avait encore aucun député socialiste au parlement, par l'action révolutionnaire des salariés des grands centres industriels ; ce fut, entre autre, le cas pour l'obtention du droit de vote aux travailleurs qui permit aux premiers députés socialistes et progressistes de franchir les marches du Palais de la Nation.

De tout cela qu'en conclure sinon que précisément le ralentissement de l'élan des travailleurs vers des réformes économiques n'est dû qu'à l'installation de minorités démocratiques dans les sphères gouvernementales. Cela ayant favorisé chez les ouvriers l'attente contemplative de lois les favorisant, sans qu'ils aient encore à faire aucun effort pour avoir ce qui leur est indispensable moralement et matériellement. Ils n'en seraient pas arrivés à pareil inertie si les premiers élus socialistes eussent renoncé à l'action parlementaire dès qu'ils virent

l'impossibilité de forcer rapidement la main aux représentants bourgeois mais qu'au contraire ils devaient composer avec eux et piétiner leur programme intégral pour n'obtenir en échange que de vagues améliorations au sort des travailleurs.

Si alors ils fussent venus dire aux ouvriers qu'ils renonçaient à traiter avec les bourgeois par voie de transaction, ne pouvant obtenir par là que perte de temps et de principes, il est bien probable que les opprimés de la grande industrie du monde entier auraient continué leur lutte d'action directe et alors les réformes obtenues auraient été efficaces et ne se seraient pas limitées à d'inopérants émoulinements, devenus parfois même un danger pour l'émancipation des travailleurs en créant un semblant d'aristocratie ouvrière, laquelle, parfois de certains avantages économiques, mais n'en est pas moins asservie au capitalisme international.

Cependant ces plus ou moins favorisés de l'industrialisme actuel, par leur inertie, leur laisser faire, laisser passer, emprunté à la bourgeoisie voltairienne, permettent aux capitalistes qui les emploient d'aller écraser et pressurer les peuples n'étant encore arrivés qu'à un stade de développement tel que celui où eux-mêmes se trouvaient il y a un quart de siècle.

Et l'exemple de la France au Maroc, de l'Italie en Tripolitaine, des Etats-Unis au Mexique est probant sous ce rapport.

Pour que les conquêtes du prolétariat deviennent tangibles et facteurs de développement et d'émancipation moraux et matériels, il faut que sans tarder les travailleurs abandonnent l'action décevante de la tactique parlementaire et qu'ils se soustraient à l'influence des politiciens socialistes, aujourd'hui trop embourgeoisés pour servir le peuple utilement.

Mais en revanche il faut qu'ils s'instruisent des moyens de reconstruire une société sur des bases justes et égalitaires, en poursuivant, au préalable, la destruction de tous les rouages sociaux sur lesquels s'appuie la société présente, non par la contemplation de mandats qui soustraient à l'exploitation patronale ne ressentent plus la nécessité de changements rapides et profonds dans l'état social actuel, mais par leurs propres moyens à eux seuls, exploités éternels et par la seule voie possible, c'est-à-dire la **révolution sociale**.

C. BRASSINNE

ECHOS

Equivoque. — A la manifestation du premier Mai à Liège, nous avons pu voir un immense transparent, appartenant au syndicat des services publics, lequel fait partie de L'Union des Syndicats de Liège, servant à attirer l'attention de « leurs mandataires » sur la situation malheureuse dans laquelle se trouvent les membres de cette corporation.

Quoi ! nous nous trompons donc, quand nous nous imaginions L'Union des Syndicats de notre ville composée par des organisations désireuses de soustraire les travailleurs aux influences extérieures. Nous nous leurrions donc encore, quand nous croyions qu'on allait rendre à la maxime de Marx sa véritable signification.

Tout de même de semblables contradictions nous permettent de mesurer la profondeur du désordre moral dans lequel se trouve la classe ouvrière.

Et dire que certains prétendent qu'il n'est pas besoin d'un idéal pour dégager les travailleurs d'un semblable borborygme.

* * *

Echos de la foire électorale.

— Vanhoegaerden, l'homme d'une vingtaine de conseils d'administration de bagnes miniers et industriels et de sociétés financières où les dividendes atteignent un taux fabuleux a osé se présenter à une réunion électorale à Seraing, ce centre d'industries si meurtrières pour les travailleurs, mais d'un rapport outrancier pour lui.

Malgré son incommensurable culot, il n'a tout de même pas osé solliciter lui-même les suffrages de l'auditoire quoiqu'on avait tout fait pour que cet auditoire se compose uniquement de bourgeois et de prostituées du capitalisme de la région : chef de service, employés, contremaîtres, gardes-chiourme, commerçants, etc.

Il s'était donc fait patronner par Hymans.

Si nous en croyons le «*Peuple*» Vanhoegaerden aurait été conquis d'importance, ce qui est bien. Mais quelle gifle pour Delvigne, faisant la contradiction à Hymans tout en lui témoignant ses respects, s'en prenant seulement à Vanhoegaerden, lorsque l'orateur libéral en se solidarissant étroitement avec le requin candidat de la liste bleue et de plus, insultant le parti socialiste et ses représentants.

Pourquoi donc il y a deux ans, à cause du cartel, passait-on, chez les rouges, de la pommade à des doctrinaires genre Vanhoegaerden, alors qu'aujourd'hui on leur dit nettement leur fait ?

Et pourquoi aussi faire une distinction entre le chevalier de l'industrie et de la finance Vanhoegaerden et le chevalier de la politique Hymans quand eux-mêmes se déclarent nettement solidaires ?

Ces équivoques ne peuvent que nuire à l'action de la classe ouvrière.

Oh ! politique que tu nous es néfaste !

* * *

Mercantilisme. — Comme les cléricaux font de leur religion un commerce lucratif, les socialistes en arriveront à perdre tout esprit d'idéalisme dans leurs entreprises par le commercialisme qu'ils y introduisent.

C'est ainsi que leur album du 1^{er} Mai, noie un texte de réelle valeur dans une avalanche de réclames absorbant les 6 ou 7 premières pages.

Vous croyez, en l'ouvrant, tomber directement sur des lignes cinglant l'exploitation capitaliste des gosses et des femmes, ou sur des vignettes démonstratives, et vous voyez la 1^{re} page consacrée à une réclame de corsets.

Or pendant plusieurs pages, cela continue pour les produits les plus hétéroclites de la fabrication et du commerce bourgeois et capitaliste. (A noter

particulièrement une réclame pour une maison de spiritueux, à quand la réclame pour le complément indispensable de l'alcool, la maison de tolérance ?)

Cependant vu le prix relativement élevé de cet album (0 fr. 25) et les moyens que possèdent les socialistes de l'écouler il nous semble que cette publicité n'était pas indispensable en l'occurrence.

Mais les affaires sont les affaires que diable !

L'Esprit d'humanité à l'armée

— o —

Tous vous savez que, d'après la nouvelle loi, tous vos fils doivent remplir leurs devoirs militaires en « servant la patrie ».

En conséquence vous serez heureux, sans doute, de connaître la ligne de conduite qu'on doit observer à l'armée.

Soldats, vous devez vous dévouer corps et âme à « votre patrie » si chère... à ceux qui possèdent ; à qui l'on doit tant... de haine diront les parias, ainsi qu'à votre roi « bien-aimé »... surtout de ceux de qui il représente les intérêts.

Cette patrie, que beaucoup avec de sérieuses raisons appellent une entité, et son représentant symbolique, le roi, vous devez les servir et les défendre envers et contre tous fut-ce vos propres frères et parents.

Car, outre toutes les utopies que l'on vous apprend à la caserne, on vous y inculque aussi des monstruosités dont une des moindres est le mépris du prochain, en particulier des travailleurs et même aussi de vos parents s'ils sont ouvriers.

Voici un exemple assez édifiant, dont je me fais un devoir de porter à votre connaissance.

Le fait eut lieu à Béverloo, au 14^e de ligne ; un soldat habitant seul avec son père, un travailleur déjà âgé, était, après deux mois d'absence, retourné voir son home et son père, ce qui faisait leur joie à tout deux ; mais pendant la nuit le vieillard attrape une congestion cérébrale et l'on sait que ceci n'est pas une blague ; naturellement notre jeune soldat va quérir un médecin et, vu la gravité de l'état de son père, il reste à son chevet, après envoi d'un télégramme à son commandant le prévenant du fait, tout en lui demandant un congé de quatre jours, d'urgence. Cette dépêche fut apostillée par le bourgmestre pour attester de sa véracité.

Or, au lieu de congé, ce fut les gendarmes que l'on envoya au jeune homme et s'il ne purent l'appréhender c'est que par bonheur il se trouvait au pharmacien, au moment où il se présentèrent.

Le quatrième jour, quittant son cher malade à peine à moitié rétabli, le garçon rejoint son corps pour être immédiatement mis à la boîte. On ne voulut nullement tenir compte des circonstances dans lesquelles il s'était absenté ni de l'avis du médecin qui avait soigné le malade, sous prétexte que les médecins vendent n'importe quel certificat que l'on veut pour deux francs d'honoraires. En somme le soldat fut traité en carottier et vu que, de l'avis des galonnés naturellement, son cas était somme toute et en fin de compte punissable, on lui infligea 6 jours de cachot.

Cette simple histoire est assez suggestive sur la mentalité de ceux qui firent le Code militaire et des chefs qui l'appliquent.

* * *

La rémunération des Soldats

Nul n'ignore que maintenant la rémunération n'est plus allouée qu'aux militaires indigents et encore faut-il être « très indigent » pour y avoir droit et ensuite aux soldats mariés étant le seul soutien de leur famille.

Eh bien, malgré une telle « pingrerie » de la part de l'Administration militaire, MM. les ronds de cuir de l'Etat trouvent que l'attente n'est pas encore assez

longue pour le rétribué d'être seulement payé 6 mois après la jonction au corps, car il y a 7 1/2 mois que la classe de 1913 est entrée et aucun d'eux n'a encore reçu un centime.

Il faut aussi tenir compte qu'on laisse trois mois dans « la penne » à l'armée.

M'est avis que si MM. les bureau-

UNE GUERRE SOCIALE AUX ETATS-UNIS

La grève du Colorado

(De la Bataille Socialiste du 5 mai) :

C'est une véritable guerre sociale, avec des batailles rangées et des atrocités sans nom commises au nom de l'ordre capitaliste, qui se livre à l'heure présente sur les champs miniers du Colorado.

Jusqu'ici, on ne pouvait que soupçonner, à travers les bribes de nouvelles transmises par les agences, le caractère féroce de la lutte. Maintenant, il est possible de se rendre un compte à peu près exact des événements qui se déroulent dans l'Ouest américain grâce aux journaux de New-York qui nous sont parvenus hier soir.

La réalité est effrayante. Elle stupéfie même pour cette Amérique des trusts où des conflits ouvriers ont souvent pris cette tournure sanglante, cette allure de guerre civile !

La grève des houillères bitumineuses du Colorado a éclaté le 23 septembre dernier.

Les grévistes, pour la plupart Italiens. Slaves ou originaires des Balkans, réclamaient la reconnaissance de leur syndicat.

Les compagnies n'ont voulu admettre à aucun prix cette reconnaissance, et leur dirigeant, John D. Rockefeller jeune, a été jusqu'à déclarer, devant la commission parlementaire des mines, qu'il préférerait « volontiers perdre jusqu'au dernier sou de l'argent placé par lui dans le Colorado plutôt que de permettre à ses employés de s'organiser ! »

Batailles et massacres

Pour résister aux demandes des travailleurs, fidèles à leur tactique traditionnelle, les trustees ont fait appel à des jaunes, à des briseurs de grèves, recrutés dans les bas-fonds des villes de l'Est, des apaches (*gumens*), les ont armés, envoyé sur les champs de grève avec le titre de « gardes des mines ». Avec la complicité des autorités de l'Etat du Colorado et du gouverneur Ammont, ils sont allés jusqu'à les munir de mitrailleuses. Puis, ils les ont lancés contre les grévistes !

De son côté, le gouvernement du Colorado a mis à la disposition des trustees ses armes légales, en proclamant la loi martiale, en incarcérant les militants, et les armes de sa milice d'Etat.

Des rixes se sont produites. Eiles ont conduit à des batailles répétées, où les révolvers ont dû répondre aux mitrailleuses des briseurs de grèves et des miliciens coalisés contre eux.

La première a eu lieu à Dudlow, le 17 octobre ; deux hommes furent tués par les mitrailleuses. Depuis, elles se sont reproduites et, maintenant, il n'est pas de jour qui ne voit un de ces conflits.

Un simple chiffre suffira à marquer leur importance : depuis le début du conflit, deux cents hommes ont été tués !

Et il ne s'agit là que des hommes tués par les balles. Ce ne sont pas les seules victimes de cette guerre sociale. La réalité est plus terrifiante encore. La lutte a atteint un degré d'atrocité inouï.

Les horreurs de Ludlow

Le 20 avril, à Ludlow encore (c'est le fait que la lettre qu'on lira plus loin place à Trinidad, ville voisine), les tentes où les grévistes s'étaient abrités avec leurs familles, après leur expulsion des

crates devaient attendre sept mois et demi après leurs appointements et laisser un arriéré de trois mois, ils feraient une drôle de gu... pardon de figure ; mais pour ceux que ces parasites appellent la « racaille » point n'est besoin de se gêner. Et puis le gouvernement cléricol belge, comme les autres d'ailleurs, n'aime pas de casquer.

immeubles de la compagnie, ont été assaillies par les troupes et les gardes de mines munis de mitrailleuses. Le campement fut incendié ; des femmes et des enfants innocents — quatorze au moins — ont péri dans une abominable boucherie.

Le *World*, de New-York, qui n'est pas un journal socialiste, a écrit sur ce massacre :

Si une telle atrocité que celle qui s'est produite au Colorado avait été commise par Huerta et Villa au Mexique, le pays aurait été soulevé d'indignation par son horreur.

Et pour mieux marquer peut-être le trouble qui règne en Amérique au sujet de ces événements, disons que la nouvelle de ce massacre n'a été câblée en Europe que quelques heures avant l'arrivée des journaux de New-York.

Un appel à la solidarité ouvrière

Quelques heures seulement avant que nous ayant reçu la lettre suivante, à nous écrite par un groupe de camarades français de New-York, et qui contient un passionné appel à la solidarité des travailleurs :

New-York, 24 avril. — Le même jour qui vit les marins américains débarquer à la Vera-Cruz fit aussi voir à l'œuvre, dans le pays même, le capitalisme des Etats-Unis.

A Trinidad (Colorado), les travailleurs étaient entrés dans leur neuvième mois de grève. Dépossédés par la Compagnie de leurs domiciles, ils en étaient réduits à camper sous les tentes avec leurs familles. Ils y furent attaqués par la milice, qui mit le feu aux tentes. Nombreuses sont les victimes de cet acte de sauvagerie. A l'heure présente on avoue vingt-quatre morts, dont onze enfants et six femmes...

C'est une lutte atroce, implacable qui se déroule dans le Colorado, et dont l'attentat de Trinidad est l'épisode le plus monstrueux.

Comme vous le savez, les mines atteintes par la grève sont possédées en grande partie par Rockefeller fils. Et celui-ci a déclaré qu'il n'acceptera jamais de reconnaître une union ouvrière là où il a des intérêts engagés...

Le jour même où se déroulait ce crime, le président Wilson s'indignait, « au nom de l'humanité », contre l'assassin de Madero et engageait contre lui la guerre, pour permettre aux trusts des Etats-Unis d'élargir leur champ d'exploitation.

Mais ce même Wilson reste indifférent aux massacres commis dans son propre pays !

La complicité des capitalistes et du gouvernant est donc éclatante. Dans cette conjoncture, les travailleurs d'Amérique doivent pouvoir compter sur la solidarité ouvrière des divers pays.

Lors de la grève de Lawrence, pour sauver Ettor et Giovanetti les organisations françaises ont fait, avec celles des autres pays d'Europe, un effort qui a sauvé les victimes désignées par le capitalisme. Lorsque, à Berne, une manifestation se déroula sous les fenêtres du consulat américain, les journaux d'ici en parlèrent longuement.

Aujourd'hui, les faits sont encore plus graves. Que votre solidarité tente

un nouvel effort, vienne en aide aux victimes, dont la plupart sont des femmes et des enfants, et dénonce l'hy-pocrisie infâme de ce gouvernement américain, qui sous prétexte de justice et d'humanité, déclenche une guerre de flibustiers à l'extérieur, et permet une guerre sociale chez lui !

Responsabilités

Nous avons dit que cette tragédie monstrueuse, vieille maintenant de quinze jours, n'a été connue qu'hier en Europe, en même temps que se faisaient jour les premières responsabilités. Empruntons au *Times* d'hier les précisions qui suivent et auxquelles, pour aujourd'hui, nous n'ajouterons rien :

« New-York, 3 mai. — Les jurés de la cour du coroner de Denver (Colorado) ont rendu un verdict aux termes duquel... les hommes qui ont mis le feu aux tentes auraient agi sur les ordres directs d'officiers de la garde nationale (milice) du Colorado.

« M. Garriçon, ministre de la guerre, a publié à Washington un communiqué basé sur les rapports des officiers de l'armée régulière du Colorado, rapports dans lesquels ils déclarent que les troupes de cet Etat ont commis des excès et aggravé la situation créée par grève.

« On dit que les officiers de la milice du Colorado peuvent être poursuivis au criminel et plusieurs officiers du Colorado menacent de demander la mise en accusation du gouverneur, M. Ammons. »

HARMEL.

Dans la B.S. de mercredi, nous lisons de nouveaux détails concernant la revanche des mineurs : ceux-ci, ivres de rage, assoiffés de vengeance se sont rués à l'assaut des forces capitalistes, se sont emparés de mitrailleuses, ont incendié des mines, exécuté des « gardes des mines » et enfin se sont battus contre les milices, si énergiquement que celles-ci, se mutinèrent, indignées du rôle qu'on leur faisait jouer.

C'est alors que le gouvernement des Etats-Unis, pris de frousse se décida à intervenir, envoya des troupes fédérales et tenta sa médiation.

La paix revint à la suite d'un armistice après une lutte de quatre jours. Peut-être les grévistes regretteront-ils de ne pas avoir continué la lutte en profitant de leurs avantages pour provoquer une véritable insurrection sociale.

Les capacités productrices de la classe ouvrière et paysanne ⁽¹⁾

Ce qui man que peut-être le plus aux travailleurs, c'est la confiance en eux-mêmes. On s'est tellement évertué à enlever toute assurance à l'enfant du peuple, en l'empêchant sans cesse de se manifester, tout particulièrement quand il entre à l'école, à lui faire tout attendre au contraire de la bonne volonté du maître ; on a tellement humilié, rapetissé le jeune homme en train de faire son apprentissage en l'obligeant d'abord à faire des commissions, puis à attendre les ordres du maître ; on écarte tellement toute velléité d'action chez l'homme du peuple en le forçant à attendre les commandements de ses supérieurs à la caserne, à attendre la réponse du patron le jour de l'embauche, à attendre que le rond-de-cuir veuille bien se déranger lorsqu'il est devant le guichet de l'administration, à attendre la paie, à attendre tout, que le travailleur finit par croire qu'il ne peut rien par lui-même, qu'il n'a aucune facilité administrative ou pédagogique.

Et la classe dirigeante de crier : Mais, sans des patrons, les ouvriers ne sauraient rien faire.

Et les politiciens de déclarer : Mais, sans les hommes de confiance du parti socialiste, les salariés ne peuvent faire entendre leurs voix.

Et les fonctionnaires du mouvement syndical de répéter : Mais, sans les permanents, pas d'organisation de la production.

Rien n'est plus funeste que cette équivoque. Et, avec Proudhon, nous déclarons ici, parce que nous le sentons, l'éprouvons, le savons : la classe ouvrière et paysanne a toutes les capacités ;

(1) Du Réveil Communiste Anarchiste de Genève.

il ne lui manque que la confiance en soi.

* * *

On n'en finirait pas de citer les travailleurs manuels qui ont contribué puissamment aux progrès de l'industrie, de la technique et même de la science. La plupart des ouvriers actuels s'intéressant au socialisme sont d'ailleurs des êtres qui se sont instruits et formés eux-mêmes. Ce sont des autodidactes. Et pour qui vit l'existence ouvrière, ce n'est pas un petit effort qu'il faut faire pour s'instruire et se développer après le dur labeur quotidien.

N'empêche qu'Isambart Brunel, qui s'immortalisa par la création du tunnel de la Tamise, fut un matelot. Stephenson, qui construisit la première locomotive à vapeur, était un ouvrier mineur. Zachaire Jansen, qui, à Middelbourg, en 1590, découvrit le télescope et peu après le microscope, était un artisan. Faraday, qui découvrit le courant inductif, était un ouvrier relieur. Edison, le créateur du phonographe, du cinématographe et d'autres merveilles, était un crieur de journaux.

Et quels sont ceux qui ont fait les meilleurs traités de dessins et de géométrie pour la menuiserie ? Coulon homme rempli de talents et de douceur, un ouvrier tout court, Rombo, né à Paris en 1739, qui fit le premier ouvrage de valeur dans ce domaine ; c'était un ouvrier menuisier qui publia également un traité de la construction des théâtres et des machines, l'art du carrossier et l'art du layetier. De même le charpentier Fourneau fut l'homme qui publia le meilleur exposé théorique sur la charpente.

* * *

L'admirable compagnon menuisier Agricola Perdiguier a remis un jour vivement à leur place l'académicien Arago et M. Dupin, qui avaient proclamé que c'étaient deux illustres mathématiciens, MM. Désargues et Monge, qui ont ramené aux principes

de la science toutes les opérations graphiques de la coupe des pierres et de la coupe du bois.

Alors quoi, avant ces deux savants, la classe ouvrière ne connaissait pas les moyens précis de tailler la pierre ou le bois ? « Mais les nombreuses cathédrales dont les voûtes, les coupes, les charpentes, les chaires, dont tous les détails, dont tout l'ensemble frappe d'étonnement tout homme qui en approche, sont tout simplement le produit de la routine, de la seule routine ! »

Et Perdiguier de raconter que depuis des temps immémoriaux les ouvriers se transmettent d'homme à homme sur le chantier, à l'atelier, les procédés de dessin, de tracé, de géométrie, de plans inhérents à une bonne technique et fruits de la pratique, avant tout. C'est dans les cartons des ouvriers que se conservaient ces trésors de science qui se rapportent au trait. « Le carton de l'ouvrier n'est pas né d'aujourd'hui, il est presque aussi vieux que les métiers. » Et des monuments variés étaient méthodiquement construits, que MM. Désargues et Monge, et tous les ingénieurs, n'étaient pas encore nés.

Ce n'est certes pas que Perdiguier, comme nous d'ailleurs, veuille nier la science de certains intellectuels. Il en est de sérieux. Il y a là des producteurs de la pensée d'une immense valeur. Mais du travail manuel même se dégage une intelligence des choses parfois insoupçonnées et souvent plus près de la réalité, de la vérité que les spéculations essentiellement théoriques. Il y a une science de travail que possède chaque producteur, mais dont il n'est pas toujours conscient, quoique cette science ait constamment une immense valeur.

* * *

Chaque matin, des milliers et des milliers d'ouvriers et d'ouvrières se rendent à leur travail sans qu'on les y pousse à coup de pied au derrière ou par des injonctions quotidiennes. Chacun, chacune se rend à sa place, em-

Variétés

La Tuberculose

Tuberculose ! ce nom résonne lugubrement par le monde. Il est répercuté par les mille voix haineuses de ses victimes. Tuberculose ! qui s'avance vers nous invisible, qui nous prend, qui nous meurt lentement, sûrement. Choléra, lèpre, fléaux moyen-âgeux vous êtes disparus pour nous. Mais vous avez un digne successeur. Innoculée par un être minuscule au point d'être invisible à l'œil nu, elle se propage sous diverses formes. A celui-ci, elle pourrit les os. A cet autre, elle mange le cerveau. A ce troisième, elle fait cracher ses poumons. C'est la coxscalgie, la méningite, la phtisie. Trois effets d'une même cause, d'un même animal : du bacille virgule. Il est liliputien, nous l'avons dit, mais il est le nombre. C'est par centaines de milliards qu'il imprègne l'air que nous respirons. N'est-ce pas que c'est effrayant ? Quel admirable pourvoyeur de la mort.

A la description d'une si malfaisante puissance dans un si frêle corps, nos cheveux se hérissent, nos yeux se dilatent, tragiquement, comme s'ils voulaient percer l'aliment de nos poumons pour le décomposer, le flirter et foudroyer tout microbe. Nos dents claquent, nos narines frémissent, nos oreilles bourdonnent.

Nous ne respirons plus qu'avec méfiance.

Oui, pareil insecte répand semblable terreur.

Guerre à lui ! Mais n'oublions pas que pour combattre efficacement un ennemi il faut du sang-froid, du calme. Car l'obsession d'être malade halucine notre esprit, déprime notre moral et notre physique. Nous devenons alors le malade imaginaire qu'a immortalisé Molière. Il en est pas moins vrai que si nous ne devons pas en avoir une peur délirante, nous devons nous tenir constamment sur nos gardes.

Nous devons nous trouver, dirait-on général, en état de paix armée. C'est-à-dire qu'il nous est fait un devoir de nous fortifier contre la maladie. Nous devons, en un mot, posséder une santé de fer qui nous permette de remplir un rôle dans la société. Oui, direz-vous, posséder un organisme à toute épreuve, très bien, mais tout le monde n'est pas né colosse. Non, répondais-je, mais rappelons-nous les principes d'hygiène que l'on nous a enseigné à l'école et appliquons-les. Fuyons les plaisirs malsains, l'intempérance, etc. Ne surmenons pas notre corps moralement et physiquement, soyons sobres et nous serons bien portants. La forteresse sera solide sur ses petites assises et bien défendue contre l'extérieur. Car, si nous avons un organe malade, malheur à nous, le bacille l'aura vite trouvé. Ce sera sa porte d'entrée.

Notre siècle a déjà fortement com-

battu la tuberculose. Dans toutes les parties du globe, des sanatoriums sont ouverts et bien des cas de phtisie surtout ceux pris au début de leur développement, ont pu être enrayerés. Bien des tuberculeux désespérés ont retrouvé la vie. A qui devons-nous tout cela ? à la science ! à ces hommes qui non aucune patrie et qui se dévouent pour l'humanité. A ces savants ! à ces philanthropes ! Gloire à eux ! gardons leur dans notre cœur une ineffable reconnaissance. Ils ont fait, dans une certaine mesure, reculer le mal, ils le feront reculer encore. Car il est bien des causes, de la tuberculose, qu'un peu plus de solidarité et de fraternité parmi les hommes feraient disparaître. Ces causes se sont la misère sous toutes ses formes ; un exemple entre cent suffit à le démontrer.

... C'est le soir : Voyez venir là-bas cet homme vouté ; non lavé pas peigné, le nez rouge, les yeux gonflés, la marche titubante. Qui est-il ? D'où vient-il ? C'est un ouvrier qui, sa journée finie, rentre chez lui.

Il vient de ce gigantesque atelier, dont la masse imposante se découpe dans la nuit claire comme un voile de deuil qu'illuminent par instant les étranges lueurs rougeâtres des hauts-fourneaux. Il est enfermé tous les jours dès l'aurore jusqu'au crépuscule. Tantôt dans des brasiers ardents, tantôt dans des glacières respirant un élément qu'on appelle air mais qui n'est plus qu'un fusionnement de fumées et de gaz aussi variés que malsains. S'extenuant dix,

douze parfois 15 heures par jour pour un maigre salaire qui lui donne juste de quoi ne pas mourir de faim. Je vous laisse à penser si le microbe à la un beau champ d'opération.

Quand la cloche sonne la sortie, c'est comme un fou, comme un galérien gracie qu'ils s'enfuient. Où ? au cabaret ; autre enfer, autre guet-apens ! Ils sont là encerclant l'usine pour distribuer l'eau-de-vie, la mort !

Dans cet autre, il se saoul pour oublier ses chagrins, sa détresse. Pour l'haleine lourde, la bouche pâteuse, enfilé par le poison qu'il vient d'ingurgiter la poche vide, il se décide à retourner au logis. Si pareille mesure peut s'appeler un logis. Voyez où il habite dans cette ruelle tortueuse et ténébreuse, mal pavée, aux égouts bouchés par les immondices, aux eaux stagnantes d'où se dégage une odeur pestilentielle. Des deux côtés elle est lézardée et vêtue ou tout est noir, portes, fenêtres, habitants. Logements insalubres, véritables galetos puant le mois, où il fait toujours sombre. Là, circule un air vicié qui prend à la gorge tout qui ose y pénétrer. Il faut y être vraiment habitué pour y vivre. La vivotte toute une famille pêle-mêle, malades et bien portants. Tous haves, les yeux vitreux, les joues creuses, ne mangeant pas leur faim. Déguenillés, à demi-nus et que ce soit hiver ou été, l'âtre reste toujours vide. Quand ils veulent appliquer le féroce adage. « Qui dort dine » ils ne trouvent pour s'y cou-

poigne son ouvrage, s'y acharne pendant des heures, des jours, des mois, des années, et très souvent sans recevoir une direction technique ou intellectuelle quelconque. Tout au plus, l'apprenti aura-t-il besoin de recourir aux conseils d'un aîné; le nouvel arrivant se faire indiquer la place des outils; le manoeuvre attendre l'avis du compagnon afin de faire coordonner ses efforts avec les siens. Dans certaines industries, sans doute, où la production est collective en ce sens qu'elle exige un effort commun des diverses catégories de travailleurs, on devra s'entendre, collaborer à la besogne. Mais la plupart du temps ne suffit-il pas de laisser faire les hommes; l'intervention du contre-maitre, du fabricant ne brouille-t-elle pas au contraire et en général la coordination bienveillante et intelligente des efforts ouvriers? Tous ceux qui passent leur vie sur le travail le savent bien.

Et à la campagne? L'acte libre, spontané, individuel, est ici bien plus net. On ne saurait prétendre que le paysan est particulièrement supérieur au travailleur des grandes villes. Eh bien, chacun de son côté, homme, femme, enfant, sait se rendre à l'ouvrage sans les ordres du gouvernement, sans les avis d'un maire, d'un officier, d'un prêtre, d'un maître. Ils sont là des millions qui remuent la terre, ensemencent, élèvent le bétail, coupent les bois, transportent les fruits, organisent l'essentiel de la vie, sans décret, sans homme-providence, sans politicien, sans fonctionnaire. Bien au contraire, ils ne voient les gouvernants et leurs créatures que le jour où il faut payer l'impôt, aller à la caserne, c'est-à-dire quand il s'agit de donner de ses forces pour leur entretien.

Indéniablement les capacités productrices des ouvriers et des paysans remplissent le monde de richesses diverses, de toutes les possibilités de

cher que des grabats. Lui, vient d'entrer dans ce taudis, c'est le père. Inconscient, il s'écroule comme une outre trop pleine. La femme et ses enfants pleurent. De désespoir? De honte? Non: de faim!...

Leur existence, toute de souffrance les ont endurcis et a effacé en eux toute sentimentalité. Ils ne s'aperçoivent plus qu'ils existent que par une chose: quand leurs entrailles hurlent et ne peuvent les satisfaire.

Tous ces gens sont, par ces causes mêmes prédisposés à être des proies faciles de la Tuberculose.

Espérons en l'avenir, le progrès n'a pas d'arrêt. Il fait fuir devant lui l'ignorance et l'accule au gouffre du néant. Là où il a passé, les êtres et les choses semblent rajeunis. Les hommes se regardent moins haineusement et pensent plus humainement.

Ayons foi dans la science qui nous fait entrevoir le temps béni où les hommes se considéreront tous comme pères mangeront selon leurs besoins et travailleront selon leurs moyens.

Quand ces siècles de bonheur, que nous entrevoyons nébuleux encore, feront-ils leur apparition? Nul ne peut le dire exactement. Seul l'immortel géant qui tient les rênes du savoir qui ne veut qu'on lui fasse violence le pourrait, et ce Titan, c'est le temps.

Mais que ce soit dans cent ans ou dans mil lustres, cet ère de bien-être viendra. Alors, coxalgie, méningite, phtisie, tuberculose maudites, vous serez réduites à votre plus simple expression.

DELINCÉ.

vivre, et l'on douterait encore des aptitudes civilisatrices des producteurs?

C'est un non-sens dérisoire.

* * *

Il est d'ailleurs un phénomène, plutôt désastreux pour le succès immédiat du socialisme, mais significatif quand même. C'est ce que la classe bourgeoise arrive à se maintenir par les forces jeunes qu'elle tire du prolétariat. Il est incontestable que quantité de bons ouvriers, las de mener l'existence de parias à laquelle les oblige le salariat, cherchent à s'affranchir du joug patronal en devenant patrons eux-mêmes. Il passent peu ou prou dans le clan des dirigeants, apportant à ce clan leurs capacités productrices et administratives, infusent au patronat un sang nouveau, une ardeur nouvelle, une force nouvelle. Certes, ce sont des forces perdues en général pour la rénovation de la Société, surtout s'ils deviennent employeurs, si quittant peu à peu la technique, la main-d'œuvre, il se mettent à jouer de plus en plus aux directeurs commerciaux, aux brasseurs d'affaires, aux financiers. Mais pour que des individus puissent apporter un regain de vie à la classe bourgeoise, encore faut-il qu'il y ait dans le prolétariat une réserve constante de forces organisatrices, d'aptitudes techniques, de capacités productrices. Or, ces forces, ces aptitudes, ces capacités se manifestent. Donc elles existent.

Autre chose. L'évolution industrielle de notre époque place toujours plus les usines sous la coupe des banques. Un entrepreneur, un maître d'état, quoique ayant à exécuter parfois d'immenses travaux, n'a souvent pas cent francs devant lui. Son matériel, ses cautions, la paie des ouvriers, tout est avancé par la banque. Il est à sa merci. Les véritables propriétaires de beaucoup d'usines, de fabriques, de sociétés anonymes ou en nom collectif, sont presque toujours des financiers. Si cette situation indique la puissance énorme du capitalisme, elle contient aussi le germe de sa faiblesse et certainement, une fois ou l'autre, de sa ruine.

Ce qui est réel dans la vie de l'usine, de la fabrique, de l'entreprise, c'est l'effort apporté quotidiennement par les producteurs, ouvriers manuels ou travailleurs intellectuels. Eux seuls connaissent le rouage de l'institution, eux seuls, en fait, la font marcher, lui donnent la vie. Les banquiers, ou plutôt les propriétaires de l'entreprise, n'y comprennent rien; ils ne voient même pas, d'habitude, leur propriété, ils ne savent peut-être pas ce qui en sort; ils n'en ont pas la gestion technique en main. Et ce n'est que par le phénoménal contrat monétaire qu'ils ont à dire leur mot dans la production et même à la régler à peu près totalement.

Mais ne sent-on pas qu'il y a là une superfétation qui s'écroulera quand les producteurs comprendront que dans la production ils sont tout et l'argent rien, car l'argent est un métal mort, sans pouvoir créateur, tandis que ce qui compte dans le monde, c'est le cerveau, le muscle de l'homme.

* * *

Il est impossible que le peuple, poussant seul le char de la vie, ne sente pas le labeur qu'il accomplit, qu'il ne sente pas son effort prodigieux, qu'il ne sente pas qu'il pourrait si bien être

son propre maître et qu'il ne veuille pas un jour le devenir.

Quand les producteurs auront confiance en eux, ils auront la gestion de la production, irréprochablement. L'atelier va remplacer le gouvernement.

J. W.

A Jean Prolo

La foire électorale bat son plein les pitres de la politique se démènent sur les tréteaux et convient le populo à accorder sa confiance aux broute-choux du Parlement.

C'est à celui des partis en présence qui promettra le plus à Jean Prolo qui, bénévolement écoute et qui le 24 mai, se précipitera aux urnes et ira maintenir par son vote imbécile, l'état des choses existantes. Mais pauvre Prolo, misérable exploité, t'es-tu déjà demandé à quoi sert ceux que tu hisses au pinacle, ces voleurs du Parlement qui pour satisfaire leurs ignobles passions et trouver l'argent nécessaire à leur luxe et leurs débauches, s'allieront avec des escrocs pour et dépouiller, de plus il t'accableront d'impôts, pour te donner alors un semblant de satisfaction, ils voteront peut-être une prétendue loi sur le revenu, que ton propriétaire, patron, boutiquier, te feront payer, où des lois dites ouvrières, qui se retourneront toujours contre toi pour leurs sanctions.

Connais-tu une loi qui ne soit pas mauvaise pour quelqu'un et une qui soit bonne pour tous.

Allons écoute, on te demande de renouveler le 24 mai, le prétendu contrat social, puisque, tu reconnais que la société est mauvaise, seras-tu assez lâche de voter et te noyer dans le flot conservateur; te contenteras-tu toujours de cette fiche de consolation qu'est le bulletin de vote qui te donne le droit de choisir entre les crapules de différents partis, celui qui te donnera du bâton.

L'aurore de la liberté ne se lèvera pour toi, que le jour où les capitalistes, les bourgeois, les exploités de toutes catégories auront définitivement disparus et pour que cela se fasse, il faut avant tout la disparition des pantins de la politique, qui eux protègent toujours les affamés.

Prolo, secoue-toi, sors de ta torpeur, ne croupis plus dans les milieux infects où se confectionne la cuisine électorale, laisse cette besogne insipide et écoeurante.

Tu oublies trop facilement que les politiciens te veulent livrer pieds et poings liés à la bourgeoisie, ne voudras-tu jamais l'union des forces ouvrières et paysannes contre le bloc capitaliste, l'union des exploités contre les exploités, l'union des dépossédés contre les possesseurs, en te passant des intermédiaires, bien entendu.

Comprends les maux sociaux dont tu souffres, étudies-les et tu abandonneras les politiciens, (même ceux qui se disent socialistes pour piper des suffrages). Ayes la foi révolutionnaire, de tes pères, ne t'endors pas dans les formules conservatrices, et travaille malgré les politiciens à instaurer le communisme, la société des hommes libres, vers laquelle t'on acheminé les révolutions passées.

Prépare-toi à la révolution sociale.

Cercle d'Etudes:

L'Education sociale de Grâce-Berleur.

Petite correspondance

J. Leloup. Bien reçu bouquin, article passera au prochain numéro.

S'abonner à l'Emancipateur c'est le faire vivre.

Nous rappelons à nos correspondants que c'est pour le Dimanche précédent l'apparition du journal que les articles doivent être envoyés.

Vie et Action des Groupes

Amay

Le Groupe libertaire d'Amay, comme les années précédentes, se propose de faire des tournées de propagande tous les deuxièmes dimanches de chaque mois où au bon gré des camarades.

Invitent les copains de Flémalle, Engis, Jemeppe et ailleurs, à se joindre à lui. De même que l'année dernière les camarades vendront et distribueront brochures et journaux invendus et manifestes.

La première tournée aura lieu le 17 mai, nous commencerons par Modave et Vile Tharoul.

Pour Modave prendre le train qui part à 11 heures 40 minutes à Longdoz. Avoir soin de prendre un aller et retour.

Les autres itinéraires seront annoncés ultérieurement dans nos journaux.

—o—

Grâce-Berleur

Cercle d'Etudes «L'éducation sociale» rue Paul Janson, 23.

Vendredi 14 Mai à 8 heures du soir, causerie par Berkans. sujet: La question sociale.

Cordiale invitation à tous.

N.B. — Nous prions les camarades d'être aussi exact que possible, le c. Berkans devant retourner loin.

* * *

Flémalle-Grande

Groupe Communiste anarchiste. — Dimanche 10 Mai à 3 heures, rue Lhonneux, 25, causerie par un camarade sur: ce que nous voulons.

Tous nos camarades y sont cordialement invités.

* * *

Liège

Groupe Anarchiste. — Samedi 9 courant, Discussion entre camarades sur la campagne antiparlementaire. Samedi 16, Proposition sur le Congrès de Londres, par Brassine.

Cordiale invitation à tous.

Verviers

Groupe communiste. — Samedi 2 mai se fit cette causerie: De l'impossibilité pour le collectivisme d'être la société de demain.

Si actuellement nous constatons que tout le progrès réalisé ne peut profiter que à ceux qui peuvent l'acheter, le collectivisme ne supprimant pas le salariat ne changera donc rien à cette constatation par conséquent seule la société communiste réalisera cette société future faite de justice et d'égalité.

Telle est la conclusion de cette intéressante causerie qui devrait être éditée et lancée dans certains milieux. Avis aux camarades.

Plusieurs abonnés étaient absents quand nos reçus d'abonnements furent présentés à leur domicile, nous leur continuons l'envoi du journal, en espérant qu'ils voudront bien nous envoyer le montant de l'abonnement.

Ceux qui n'auront pas réglé avant notre numéro 8 seront supprimés.

Nous avons reçu pour le journal

Cokaiko H., 0.50, Dirix S., 0.40, Hanquet G. 0.50, Hanquet T. 0.50, Cokaiko D. 0.50, L. Flégers 0.50, Cokaiko D. 0.50, Dirix L. 0.50. Vente de journaux par Vincent, 1.35. Vente de journaux aux Variétés, 3.05, Culot A. 0.25, X. Enslval, ex. d'ab. 0.50. Vente de journaux par L. Ledoux, 2.50. Vente de journaux à Liège le 1^{er} mai, 10.30, Derwar, 1.00, X. 2.00, Gillis, ex. d'ab. 0.50. Vente de journaux par Brochshop, 2.00. Total 26.85.

Gerant: VICTOR ROUSSELLE, rue des Rhieux, 23, Jemeppe.